

La mer, le feu et le Makhzen de A. Lagtaâ

Du film, on dira facilement que c'est un assemblage (habile ?) de «faits divers», de «parcours croisés» de trois personnages ou d'emboîtement de trois micro-histoires sur le mode de la dérision...

Ay regarder de plus près, on s'apercevra que c'est bien davantage un nouveau chapitre de scènes où la dérision voisine avec une «cruauté» du regard. Certes l'argument du film réussit dans le plaisir et la légèreté à déclencher le rire. Mais si «*Les Casablancais*» est une pause décontractée par rapport à «*Porte close*», il est peut-être l'aboutissement d'un désir de «*cinéphile*» et de «*cinéaste*», c'est-à-dire nourri d'un double matériau d'expérience et d'affects.

Le cœur de la première histoire est truffé de rebondissements et gags exigibles, donc bien celle d'une crise de l'identité mais habillée de faits divers, «*mise en public*» d'une certaine façon, à la différence de *Porte close* qui mettait à nu le «privé».

La continuité de cette question de l'identité est - cette fois - réexprimée, distanciée, voire même objectivée et moins intimiste. Un libraire, apparemment tranquille (Saâdallah Aziz) voit sa vie complètement bouleversée, après avoir cru recevoir une lettre (une convocation au commissariat) «*l'obligant à se remettre profondément en question*».

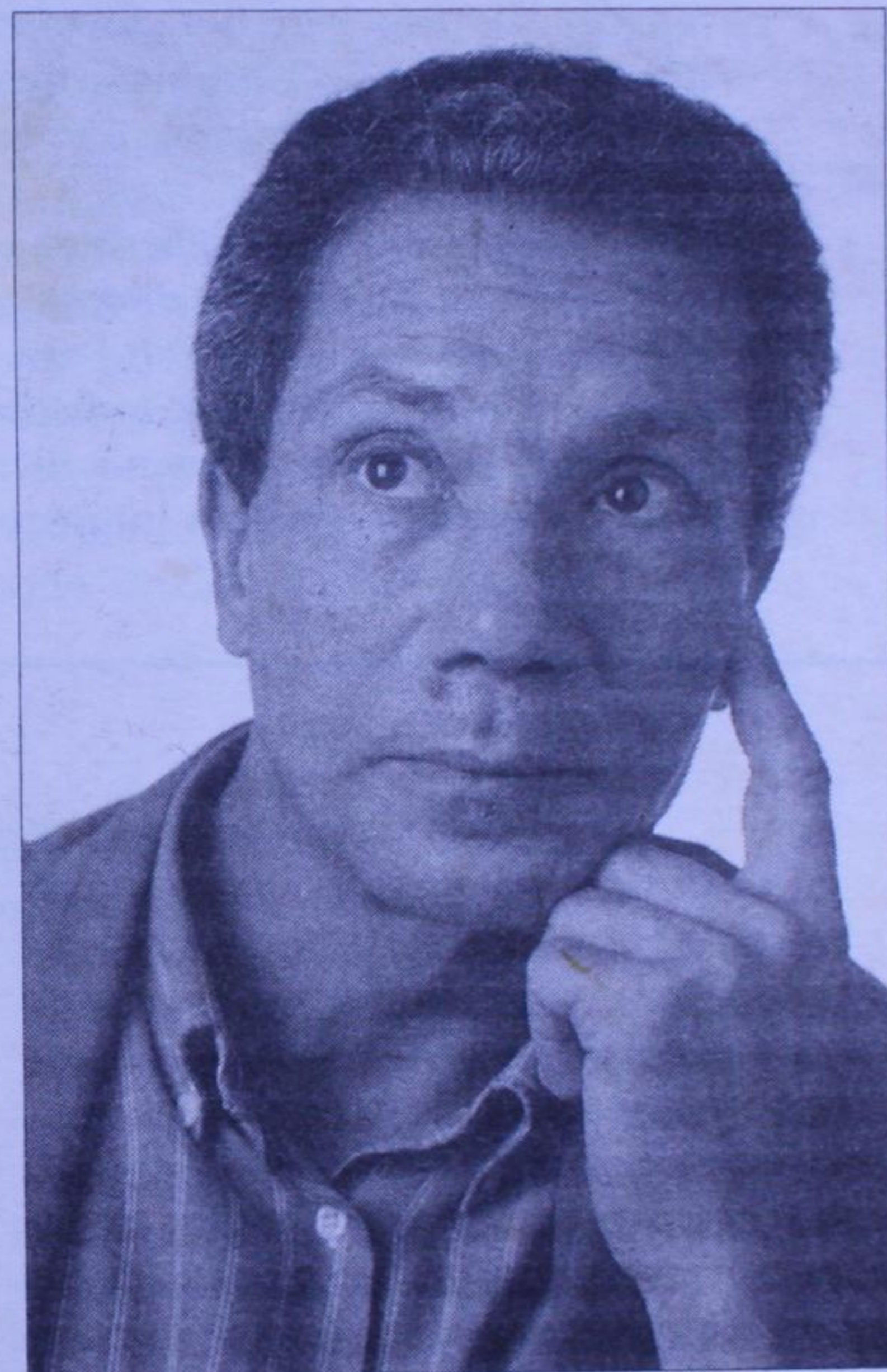
Une série de scènes en huis clos, parfaitement filmées, correspondent à l'état de crise du personnage déclenché par la lettre. Il s'agit moins de s'arrêter sur le caractère vraisemblable ou non de la réaction déclenchée par une simple convocation, reçue d'ailleurs par erreur, que de rechercher une enfi-

lade d'indices qui augmentent l'excitation et l'hystérie paranoïaque du personnage et qui font miroiter la possibilité d'une projection.

UNE QUESTION BIEN GRAVE

Le spectateur n'est pas convié à s'identifier avec le personnage qu'à éprouver une complicité qui le renvoie à ce qu'il éprouve déjà, c'est-à-dire à ce sentiment permanent de l'insécurité et la suspicion qui pèse sur son «identité de citoyen». Cette même «projection» se trouve dans l'histoire de la jeune institutrice (Karima Aktouf) dont la demande du passeport «*déclenche une enquête officielle absurde*». Dans cette histoire, il est aussi question de voyeurisme, mais il est aussi question d'ingérence autorisée légalement mais ouvrant la voie à une dérive. Jusqu'où peut aller l'enquête du Moqqadem (Benmoussa) et à quelle limite doit-elle s'arrêter ? Insensiblement, dans la dérision, parce que peut-être la question traitée est délicate et grave, Lagtaâ distille, au fil de l'enchevêtrement des événements et des anecdotes son petit matériau personnel, son regard «*intraitable*». Actuel, le film est aussi rétrospectif parce qu'il brasse ces périodes où l'on cachait «*Le Capital*» de Karl Marx par peur d'une descente de la police, les embarquements, les arrestations «*politiques*»...

Le troisième volet de cette radiographie «*casablancaise*» est plus actuelle et surprenante : c'est un élè-



Abdelkader Lagtaâ

Une histoire truffée de rebondissements et de gags.

ve, converti à l'«*islamisme*» qui, à la suite d'un malentendu avec son instituteur «*intégriste*» rapproche d'une dérive plus dramatique. Cette question est introduite par la mise en scène, d'une manière frontale, d'une petite famille composée du père (Benbrahim), de la mère (Saïda Baadi) et leur petit fils. Il filme cette famille en allant de l'école de l'enfant, des tâches quo-

tidiennes des parents aux «*beuveries*» du père qui envoie son fils la nuit lui acheter de la bière, jusqu'à la rébellion du fils et la crise du père. Il y a dans cette histoire une horreur légèrement teintée d'humour (mais peut-être n'est-ce là qu'une défense du spectateur).

La vie de cette famille n'aurait pas été aussi forte sans la présence de ce petit enfant carrément interventionniste à l'égard de ses parents, intimant et à la mère de porter le Hijab et au père de cesser de boire. Il ira même jusqu'à demander la bière «*halal*» pour lui ! Il y a au passage une référence à la vie sexuelle des enfants à travers la relation amoureuse du fils avec une petite fille et son comportement vis-à-vis de la sexualité de ses parents (la scène où il entend les gémissements de ses parents).

Dernière virevolte du film, dernier trait de légèreté sur une question dont il a montré à quel point elle était grave. Car, à la fin, on s'approche de la catastrophe (la fuite du fils et sa tentative de noyade dans la mer). Heureusement, le petit est repêché par le libraire et l'institutrice. A la fin, tout le monde est filmé en hélico dans un mouvement qui s'ouvre sur l'espace d'une ville, dernière béance de la fiction, fin suspendue mais donnant le sentiment que le rêve de Lagtaâ est d'«*embrasser*» toute cette ville, de «*radiographier*» ou d'enregistrer toutes ses «*catastrophes*». ■

MOHAMED SOUKRI